

***Le temps et l'argent dans la gestion de la cure analytique
à partir de la lecture de « Sur l'engagement dans le traitement »***

Jacques Sédat

Séminaire du 26 novembre 2013

Avant de nous consacrer à la question qui sera au cœur de notre séminaire, la gestion du temps et de l'argent dans une perspective freudienne de la cure, je voudrais rappeler un point capital de ma démarche, quitte à me répéter une fois encore. En effet, ma méthode de travail et de lecture de Freud (comme d'autres auteurs - qu'ils soient philosophes ou psychanalystes - rejoint ce que disait Paul Ricoeur à propos des philosophes: « il faut nettoyer les mots pour leur redonner leur sens. » Cette démarche n'est pas sans analogie avec la démarche du psychanalyste qui est confronté aux mots du patient, des mots chargés d'une histoire chaque fois singulière, qu'il convient de retrouver.

Pour travailler sur un auteur quel qu'il soit, il me paraît donc indispensable de périodiser son œuvre et de se demander – exactement comme dans la cure – d'où vient tel concept, à quoi il correspond, pourquoi il disparaît ou réapparaît à un moment donné, pourquoi d'autres concepts viennent le remplacer dans des circonstances différentes bien spécifiques. Nous en avons une illustration chez Freud qui revient sans arrêt, dans des contextes très différents, sur le *Woher*, la question de l'origine. Cette question a accompagné et fait avancer Freud dans toutes ses recherches et ses diagnostics, et cela, dès son travail avec les hystériques : « D'où viennent vos douleurs, demande-t-il, en 1892, à Elisabeth von R. dont le corps était en quelque sorte embastillé par la parole injonctive de son père : « tu remplaces¹ pour moi un fils et un ami ». En 1905, dans ses *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Freud s'arrête également sur la question qui hante les enfants : *Woher die Kinder kommen* » (d'où viennent les enfants) ? Plus tard, il se demandera également d'où vient le sentiment de culpabilité d'origine inconnue.

¹ « *sie ersetze* », ce qui revient à dire à sa fille : tu es un ersatz, un produit de substitution.

L'œuvre de Freud est faite de strates successives, en perpétuel mouvement. Il est donc difficile de se qualifier de freudien quand on travaille sur Freud. Et je préfère définir ma démarche comme celle d'un freudologue. On ne peut pas dégager une « doctrine » définitive, chez Freud. On y découvre des conceptions successives de la pratique analytique au fur et à mesure de son évolution, des énoncés qui portent la date du moment où ils ont été pensés et mis en forme. Ce que disait Heidegger à propos de son œuvre peut parfaitement servir à qualifier les travaux de Freud : *Wege nicht Werke*. Il s'agit d'emprunter des chemins de campagne, des « chemins qui ne mènent nulle part » (comme le titre choisi pour la traduction française d'un livre de Heidegger, chez Gallimard), de simples sentiers, mais qui permettent, si l'on accepte de marcher lentement, de découvrir tout un paysage. Freud n'envisage pas l'ensemble de ce qu'il écrit comme une œuvre homogène, complète et fermée, mais il faut plutôt parler à son sujet d'un cheminement continu, fait d'avancées, de détours ou de retours en arrière, à l'image de la formule utilisée par Heidegger, des « sentiers » de forêt que l'on découvre lentement en apprenant à marcher.

Mon dernier séminaire a été consacré à une intuition déterminante de Freud qui n'est pas toujours suffisamment prise en compte dans la littérature et la pratique psychanalytique : l'idée d'instaurer une « névrose de transfert, susceptible de faire avancer le patient, en lui permettant de retrouver des éléments de son histoire, de revisiter son passé et de prendre conscience (*anerkennen*, terme très important pour Freud) de certains faits qui jusque là avaient été refoulés et, ce faisant, donner la possibilité au patient de s'en détacher. Tout ce travail s'effectue grâce à l'effort réalisé par le patient pour retrouver des représentations et des mots accompagnés de leurs affects. Dans les *Études sur l'hystérie*, Freud énonce déjà une remarque capitale qu'aucun de nous ne doit oublier, dans le déroulement d'une cure : « Une remémoration sans affect est une remémoration sans effet », Nos patients et nous, nous sommes tous dans un clivage où nous savons certaines choses que nous ne pouvons rattacher à des expériences vécues, et qui sont des isolats. Il faut donc pouvoir retrouver ces mots et ces moments tels qu'ils nous ont affectés, en passant par la barrière du refoulement.

Et dans « Remémorer, répéter, perlaborer », Freud parle de la névrose de

transfert en utilisant une métaphore très expressive : il en parle comme d'un « royaume intermédiaire » (*zwischen Reich*)² entre les fantasmes et la réalité, qui permet à l'analysant de différencier les différents moments du temps de son histoire, le présent, le passé et le futur, par un travail où une mémoire intemporelle, du fait du refoulement, peut prendre forme historique et s'inscrire dans le temps.

Freud souligne en 1913, la « profonde ignorance » de nombreux médecins sur « l'étiologie de la névrose », ce qu'il illustre par cette belle métaphore, inspirée par des vers de empruntée à Schiller :

« Du fait de cette ignorance, la névrose est pour ces personnes une sorte de “jeune fille venue d'ailleurs”. On ne savait d'où elle venait, c'est pourquoi on s'attend à ce qu'un jour elle ait disparu. »³

De fait, les rêves, les réminiscences, les affects, eux aussi, sont comme « des jeunes filles venues de loin » ; ils viennent d'une terre étrangère et disparaissent quand on veut les attraper. Ces éléments rejouent indéfiniment une sorte de *dramaturgie*, nourrie par l'histoire de notre enfance et par l'histoire liée à nos parents en tant que co-créateurs de notre histoire. Dans la « névrose de transfert » telle que Freud en définit la fonction décisive, dans le déroulement de la cure, intervient effectivement une forme de dramaturgie, de mise en scène de notre rapport à l'autre, qui se joue sur la scène analytique, et qui, peut-être, pourra se rejouer autrement sur la scène de la réalité.

Cette dramaturgie s'étaye également sur divers facteurs qui jouent un rôle capital dans l'évolution de la cure : la parole, bien évidemment, mais aussi le cadre qu'on lui accorde, c'est-à-dire la gestion de l'espace, à laquelle s'ajoutent la gestion du temps et la gestion de l'argent.

Ces questions sont abordées et résolues de diverses manières, tout au long de l'expérience clinique de Freud, comme nous le verrons. Mais il me paraît fort utile que chacun confronte les réponses successives apportées par Freud à son propre *modus operandi*, actuellement. Les dispositions que chacun de nous décide d'adopter comme cadre d'une cure sont des questions qui font l'objet d'une

² S. Freud, « Remémorer, répéter, perlaborer » in *La Technique psychanalytique*, Paris, Quadrige, PUF, 2007, p.113.

³ S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », in *La Technique psychanalytique*, op. cit ., 2007, p. 113.

discrétion quasi générale, confinant parfois au tabou et souvent passées sous silence, dans nos échanges entre collègues, notamment ce qui concerne la gestion du temps et le coût des séances, la question de l'espace (divan ou face à face) étant plus librement abordée, en général. Or, nous savons tous que le prix d'une séance varie d'un patient à l'autre, et aussi d'un psychanalyste à un autre, de manière parfois spectaculaire, et que nombreux sont les débats sur la validité d'une analyse gratuite ou prise en charge par la Sécurité sociale. De même, nous savons que le temps d'une séance peut varier de cinq minutes à une heure, selon les options faites par le psychanalyste et aussi selon le choix du psychanalyste que fait le patient. Car nous ne devons jamais oublier cet adage (de mon cru) : la situation où le patient se trouve est la situation où il se met.

Si nous peinons parfois à aborder ces questions en toute clarté, actuellement, ce ne fut pas le cas pour Freud. Dès les *Études sur l'hystérie* », en 1895, jusqu'à son texte de 1918 « Les voies de la thérapie psychanalytique », il reprend ouvertement ces questions, modifie son point de vue en expliquant pourquoi, diversifie sa pratique selon ses patients, ce qui rend caducs, voire ridicules, les reproches qui lui sont faits d'avoir été plus préoccupé de gagner des dollars que du bien-être de ses patients.

Nous reprendrons ces points un à un en explorant chronologiquement les diverses solutions que propose Freud pour parfaire peu à peu ce qui constituera le cadre de la cure, qui rend possible la règle fondamentale.

Aujourd'hui, je me limiterai à examiner les réponses que Freud aborde dans l'un de ses premiers écrits métapsychologiques, en 1913, « Sur l'engagement dans le traitement ». C'est un texte très riche où Freud aborde la question des résistances à l'oeuvre, chez l'analyste et chez le patient, avant de développer comment il conçoit alors la gestion du temps et de l'argent, dans la cure. Et il conclut ce texte par une réflexion sur la fonction du savoir (*das Wissen*) - le savoir de l'analyste et celui de l'analysant - et sur l'usage qui en est fait dans la cure. La construction de ce texte illustre clairement que la gestion du temps et de l'argent est intrinsèquement liée à la question des résistances et à celle du savoir, du côté de l'analyste comme du côté de l'analysant.

Je m'appuierai sur la traduction adoptée par la collection Quadrige, qui fait autorité dans la mesure où elle reprend celle des *Œuvres complètes*. Mais il n'est pas inintéressant parfois de relire la traduction plus ancienne de ce texte, traduit par Anne Berman, secrétaire de Marie Bonaparte, sous le titre « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique* (PUF, 1953), car elle présente l'avantage d'être parfois plus claire et moins jargonnante. Je me permets aussi parfois de modifier la traduction d'un mot ou d'une expression.

La résistance au transfert et ses effets sur l'analyste

D'emblée, Freud rappelle que son but n'est pas d'édicter des *lois* immuables, mais d'énoncer certaines *règles* afin de guider le psychanalyste. Plutôt que de paraphraser ce passage d'introduction très clair, autant le lire dans son intégralité :

« Je vais dans ce qui suit tenter de regrouper, à l'usage de l'analyste praticien, (*praktische Analytiker*) quelques-unes de ces règles pour l'engagement de la cure. Il y a parmi elles des dispositions qui peuvent paraître tatillonnes et qui d'ailleurs le sont assurément. Mentionnons à leur décharge que ce sont justement des règles du jeu (*Spielregeln*) qui tirent nécessairement leur signification de l'ensemble du plan de jeu (*Spielplan*). Mais je fais bien de donner ces règles à titre de “conseils” (*Ratschläge*) et de ne revendiquer pour elles aucun caractère d'obligation inconditionnelle. L'extraordinaire diversité des constellations psychiques qui entrent en ligne de compte, la plasticité de tous les processus psychiques et la richesse en facteurs déterminants s'opposent également à une mécanisation de la technique et permettent qu'une démarche d'ordinaire justifiée reste à l'occasion sans effet, tandis qu'une autre habituellement fautive conduit telle ou telle fois au but. Tout cela n'empêche cependant pas d'établir pour le médecin un comportement approprié dans la moyenne des cas.⁴

Il s'agit donc bien de simples conseils, sans aucun caractère prescriptif. Ce sont des règles du jeu à adapter en fonction de chaque situation.

Freud s'arrête ensuite sur la question de la résistance au transfert. La résistance au transfert est en réalité une résistance *dans* le transfert. Freud met en garde contre l'illusion d'une « confiance bienheureuse » (*Vertrauenseligkeit*) que le patient pourrait accorder, comme on effectue un « vote de confiance ». Cette

⁴Ibid., p. 107. Les passages soulignés le sont sur mon initiative.

relation de confiance est une relation naturelle : elle ne relève pas encore du transfert. Car dans le transfert, ce sont les couches inconscientes et profondes – amour et haine - qui viennent à la surface. Les transferts drainent les sentiments, les affects, les vécus du passé. Quand un analyste parle à un patient, il ne sait donc pas toujours à quelle part de la personne du patient il parle : à l'adolescent, à l'enfant qui est enfoui en lui, à l'adulte ? Cela dépasse largement les relations de bonne compagnie et de courtoisie qui peuvent exister par ailleurs. On pourrait même dire, dans le contexte de ce passage, qu'aller bien ou aller mal en psychanalyse n'a pas de sens par rapport au déroulement de la cure, qui ne se situe pas sur le plan moïque.

Freud conclut ce passage en insistant sur un point capital, qui témoigne du fait que la pratique analytique peut ébranler, fragiliser l'analyste qui ne s'accroche pas, ne s'agrippe pas à une position théorique. Freud insiste sur ce qui est l'essentiel de la part de l'analyste : « laisser principalement parler le patient » (*den Patienten reden läst*⁵). C'est ce que Lacan décrit ainsi : « La psychanalyse est une pratique de bavardage », où l'on peut s'égarer, comme sur les chemins en forêt que j'évoquais tout à l'heure. Les échanges théoriques doivent rester au second plan.

Laisser la parole au patient est un élément capital, déterminant pour le bon déroulement de la cure, dans la perspective freudienne. D'une certaine manière, nous trouvons un écho à cette consigne essentielle dans cette belle formule de Balzac : « J'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot ». Permettre au patient de voyager en s'embarquant sur un mot, c'est aussi notre rôle. Albert Camus, de son côté, éclaire par cette formule une autre dimension du rapport au mot et à la parole : « Mal nommer les choses, c'est apporter du malheur au monde ».

À propos de « parole », je voudrais faire une courte parenthèse en hommage au magnifique travail d'éditeur qu'a effectué Jean-Christophe Saladin sur Erasme. En effet, un débat animé sur la « parole » opposa entre humanistes et théologiens, à la Renaissance, sous l'instigation d'Erasme qui voulait revoir la traduction en latin des premiers mots de l'Évangile de Jean en grec : *Ev αρχή ην ο λόγος*. À la place de la traduction officielle de l'Église (dite la Vulgate), « In principio erat

⁵ Ibid. p. 108

verbum » Erasme proposa : « In principio erat sermo ». « Sermo » lui paraissait exprimer mieux que « verbum » ce que le mot grec « logos » a comme connotation dans le sens de « parole » dite et entendue.

Or, dans la cure psychanalytique, ce qui est en jeu est bien une parole vive, une parole qui cherche à se dire et qui doit être entendue par le psychanalyste. C'est à cette parole que Freud veut donner la priorité, en demandant à l'analyste de prendre le temps d'écouter le patient au lieu de terminer ses phrases à sa place, comme cela arrive dans certaines cures.

Freud souligne donc ce qui peut faire difficulté pour l'analyste et pour le patient face à la névrose :

« Quiconque est familiarisé avec l'essence de la névrose ne sera pas étonné d'apprendre que même celui qui est tout à fait habilité à exercer sur d'autres la psychanalyse peut se comporter comme tout autre mortel et qu'il est à même de produire les résistances les plus intenses dès qu'il est devenu lui-même objet de la psychanalyse (dans la séance, convient-il préciser). Une fois de plus, on est alors frappé par la dimension de profondeur dans le psychisme et on ne trouve rien de surprenant à ce que la névrose s'enracine (*wurzelt*, verbe qu'on pourrait aussi traduire par « prend sa source », « s'origine ») dans des strates psychiques jusqu'auxquelles la formation de l'analyste n'est pas descendue ». ⁶

Chaque analyse devrait remettre en question un analyste dans la capacité d'opérer une descente aux enfers particulière avec un patient singulier et de l'accompagner dans ce voyage. Entreprise où il se trouve ouvertement déréalisé par l'annexion que le patient tente d'opérer à son égard. À ce titre, l'analyse d'un analyste n'a pas de fin, mais elle a une seule finalité : être capable de se remettre en cause et de le vérifier pour chaque nouvelle analyse. C'est ce que Freud faisait après ses onze heures de séances. En effet, si l'hystérique « souffre principalement de réminiscences », on peut dire que l'analyste, lui, souffre d'être envahi des réminiscences de ses patients.

La fin d'analyse pour un patient, c'est lorsqu'il a pu se déprendre de la figure l'Autre, à laquelle jusque-là il s'était assujéti. Une fin d'analyse pour un analyste dépasse très largement le travail sur son histoire qu'il a pu faire au cours de son analyse. Une analyse n'est pas une formation au devenir analyste, ni une

⁶ Ibid. p. 110

transmission. Elle se poursuit dans ses contrôles, dans des séminaires et dans le travail permanent qu'il a à faire sur lui-même.

La gestion du temps

Le temps en psychanalyse, c'est la capacité par la régression temporelle de restituer le passé au passé pour qu'un présent, ultérieurement, soit possible. Or il n'est de présent que par la présence aux objets qui nous entourent et que nous pouvons investir. Winnicott dit très justement à propos de l'objet qu'il est déjà là mais qu'il nous faut inventer. Nous pouvons investir l'objet dans le présent avec les traces du passé ou avec ce que nous pouvons reconnaître de son étrangeté par rapport à nous. La rencontre avec l'objet, avec l'autre est toujours une construction qui s'opère avec l'autre. Dans « l'Amour fou », André Breton exprime cela en termes très beaux et très forts : « C'est comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles ».

Nous savons que Freud a multiplié les formes de gestion du temps, selon les circonstances (période de la guerre) ou selon les besoins de ses patients, surtout quand il s'agissait de patients venus spécialement à Vienne de très loin et pour des durées diverses. De même, lorsque des patients se déplacent des Etats-Unis, Freud modifie le cadre habituel des séances et de leur rythme.

Les exemples ne manquent pas :

Ferenczi a fait une analyse avec Freud en trois séquences d'une quinzaine de jours chacune, déterminées par ses moments de permission, alors qu'il était médecin militaire, pendant la guerre de 1914-18. N'ayant pas d'argent, il payait Freud avec des sacs de pommes de terre détournés de l'armée, ce qui arrangeait aussi la famille de Freud dans cette période de pénurie.

Lou Andreas-Salomé décide de venir à Vienne, en 1912 pour un séjour où ses promenades et ses conversations avec Freud constituent une forme d'analyse avec lui. Elle trouve Freud plus convaincant qu'Adler sur de nombreux points. Leur correspondance prolongera cet échange qui s'apparente indiscutablement à des séances d'analyse.

La princesse Marie Bonaparte, de son côté, fera le forcing auprès de Freud

pour qu'il la prenne en analyse, en faisant intervenir le Dr René Laforgue et en posant ses propres conditions : être reçue deux fois par jour, ce que Freud finira par accepter. Elle était par ailleurs très occupée par ses obligations mondaines avec les familles royales auxquelles elle était apparentée. Cette situation lui a d'ailleurs permis d'arracher la famille de Freud aux nazis, en organisant et payant leur départ pour Londres.

En 1933, il prend l'écrivain Hilda Doolittle en analyse pour un an, et cette analyse se prolongera elle aussi dans leurs échanges épistolaires. Après une analyse avec une femme de formation kleinienne, Hilda Doolittle déclare d'emblée à Freud qu'elle vient chercher sa mère auprès de lui. Elle raconte cet épisode viennois dans son récit autobiographique :

« Dire que le “transfert” s’accomplit en m’identifiant à une mère ne me satisfait pas. Il a dit –“ Et je dois le reconnaître (vous avez été franche avec moi et je serai franc avec vous) que je n’aime pas être la mère dans le transfert – cela me surprend et me choque toujours un peu. Je me sens tellement masculin.” Je lui ai demandé si d’autres avaient effectué sur lui ce qu’il appelait ce transfert de ma mère. Il dit ironiquement et, ai-je pensé, un peu avec tristesse : “Oh, beaucoup.” Hilda Doolittle ajoute que dans le transfert, Freud ou tout analyste n’est pas là en *propria persona*, il est là pour représenter les personnages de l’histoire du patient.

Freud énonce néanmoins quelques principes fermes dans ce texte de 1913. Le premier consiste à allouer une heure déterminée pour chaque patient: « Cette heure est la sienne, il en reste redevable, même s’il ne l’utilise pas ». Et il ajoute un peu plus bas : « C’est cela et pas autrement. Quand la pratique est plus souple, les annulations “occasionnelles” sont si fréquentes que le médecin voit son existence matérielle en danger. »⁷ Cela n’empêche pas Freud de déplacer une heure, si un patient est malade, précise-t-il.

Freud consacre donc une heure à chaque séance. Il considère même utile de proposer des séances plus longues pour des patients qui ont du mal à « se dégeler » en une heure et à se détendre, à se laisser aller, afin de pouvoir parler.

⁷ Ibid. p.111.

Pour chaque patient, Freud réserve six séances par semaine, excepté pour ce qu'il appelle les « cas légers » ou des cas qui ont « bien avancé » et qui peuvent se contenter de trois séances par semaine...

De quoi méditer sur nos pratiques actuelles : Combien de patients pourraient venir six fois par semaine pour des séances d'une heure ? Combien d'entre nous accordent au patient une tranche d'une heure pour une séance ? Nous savons également que certains analystes optent pour des séances qui se limitent à 5 minutes. Ce qui engage, à mon avis, une conception du psychisme et du processus psychanalytique qui n'a rien à voir avec la conception freudienne de l'appareil psychique et de la cure.

La régularité et le rythme soutenu qu'il propose sont pour Freud la garantie d'un travail de qualité :

« Même de courtes interruptions ne manquent jamais d'ébranler un peu le travail [...] quand le travail est moins fréquent, on court le risque que l'on ne puisse pas tenir le même pas que l'expérience de vie réelle du patient, que la cure perde le contact avec le présent et qu'elle soit poussée sur des voies latérales. »⁸

Il aborde ensuite la durée de la cure, question que lui posent et se posent de nombreux patients. Cette « question déplaisante » appelle une réponse prudente, que Freud esquive non sans humour :

« Si l'on a proposé un traitement probatoire de quelques semaines, on se soustrait à une réponse directe à cette question en promettant de pouvoir donner un avis plus fiable une fois écoulée la période probatoire. On fait en quelque sorte la même réponse que l'Ésope de la fable au voyageur qui l'interroge sur la longueur du chemin en lui enjoignant : "Marche !", et l'on commente cette consigne en donnant pour raison que l'on doit d'abord connaître le pas du voyageur avant de pouvoir calculer la durée de son voyage. »⁹

La question du temps est centrale pour Freud, dans la cure : il faut laisser du temps au temps. Il souligne la lenteur avec laquelle s'opère toute modification psychique et en même temps la dimension « atemporelle » (*zeitlos*) de nos

⁸ Ibid. p. 112.

⁹ Ibid. 112.

processus inconscients¹⁰ Il faut laisser du temps pour qu'une temporalité, celle de l'inconscient avec les régressions qu'elle implique, et celle de l'actuel soient chacune respectées. Car notre présence à l'autre s'inscrit aussi dans le temps. Et nous savons tous que le temps mène la vie dure à ceux qui veulent se passer de lui.

À ce sujet, un nouveau courant nous vient des Etats-Unis : le *slow made*. Il se donne pour but de faire reprendre conscience à nos contemporains, toujours en train de zapper, de vivre en temps réel à la puissance 10, que la lenteur est un élément capital d'équilibre et d'énergie. Cette expérience rejoint un des principes de la sagesse taoïste : il faut boire les solides et mâcher les liquides. Prendre ainsi le temps d'incorporer l'extérieur et de le savourer, le transformer. Il en va de même pour notre travail psychique, si nous voulons introjecter les réalités extérieures.

Une cure analytique ne peut donner de résultat que sur la durée, et l'on doit informer le patient, écrit Freud qu'elle met en jeu des « périodes longues, demi-années ou années entières, plus longues que celles auxquelles le malade s'attend »¹¹

Tout doit être engagé en connaissance de cause par le patient, de sorte qu'il ne puisse pas déclarer ensuite qu'il n'était pas informé. On peut accepter des interruptions dans la cure, à la demande du patient, malgré les risques que peut lui faire encourir une rupture de travail, surtout en début de traitement.

Les dernières réflexions de Freud sur cette dimension du temps sont pleines d'humour et de sagesse :

« Dans les premières années de mon activité psychanalytique, je rencontrais la plus grande difficulté à amener mes patients à rester ; ces difficultés se sont depuis longtemps déplacées, à présent je dois m'efforcer avec angoisse de les obliger à s'arrêter. »¹²

S'arrêter, c'est pouvoir mettre fin au travail, c'est retrouver la position verticale et se tenir debout (*Ihr allein stehen*, « se tenir seul debout »).

¹⁰ Ibid. p. 114.

¹¹ Ibid. p. 114.

¹² Ibid. p. 114.

Freud se montre donc à la fois très attentif à proposer un cadre temporel précis, régulier, structurant, des repères et des exigences susceptibles de favoriser des résultats satisfaisants. Mais on le voit en même temps très soucieux que le travail du psychanalyste soit pris en considération et reconnu à la même aune qu'on estime celui d'un médecin, en dépit de la précarité de cette profession non reconnue alors (et reconnue depuis fort peu de temps, tout au moins en France, ne l'oublions pas !¹³).

La gestion de l'argent

Les préoccupations qui sont valables pour la gestion du temps le sont également pour la gestion de l'argent. Freud énonce à ce sujet un certain nombre de règles qui illustrent sa double préoccupation : l'intérêt du patient et celui de l'analyste. Il développe cette question moins longuement que celle de la gestion du temps, mais il y revient fréquemment dans ses nombreuses et longues lettres à ses collègues.

Au cours d'une année de séminaire consacré à l'anthropologie de l'argent, nous avons eu l'occasion d'aborder le rapport de Freud à l'argent, dans sa vie privée et sa conception du rôle de l'argent dans la cure. Je devrais dire « les rapports » et « les conceptions », car là aussi, Freud ne tiendra pas toute sa vie la même ligne de conduite, mais il modifiera sa conception de l'argent et de la place que joue l'argent dans la pratique analytique.

Pour éviter trop de redites, rappelons seulement quelques faits.

« En matière d'argent, je suis intraitable » : cette phrase qui aurait été prononcée par Freud a fait couler beaucoup d'encre. Or il s'agit d'un véritable contresens, car ce sont les propos qu'une de ses patientes prête à Freud, dans l'un de ses rêves¹⁴. Et quels que soient les rumeurs et les contresens, Freud est tout sauf intraitable, en matière d'argent, dans sa vie privée et dans sa vie professionnelle.

Il a eu une enfance pauvre et il ne montre aucune réticence à parler des difficultés financières qui l'ont longtemps contraint à sacrifier sa propre recherche. Dans son autobiographie, en 1925, il écrit :

¹³ Article 112 de la Loi de Santé Publique de 2009.

¹⁴ Anecdote racontée par Freud dans *L'Interprétation du rêve*

« Dans la période de 1886 à 1891, j'ai fait peu de travail scientifique et je n'ai guère publié. J'étais accaparé par l'obligation de me faire une place dans ma nouvelle profession et d'assurer mon existence matérielle ainsi que celle de ma famille qui s'accroissait rapidement. »¹⁵

Ses lettres à Fliess¹⁶ sont ponctuées de remarques où Freud lui fait part de ses soucis matériels qui constituent un frein cruel à son travail, et où il évoque sa crainte de la pauvreté. Le 8 février 1897, il lui écrit :

« Si je n'ai rien écrit depuis une semaine, c'est à cause de mon travail quotidien (onze heures et demie) qui m'a épuisé. Le soir, je suis aussi fatigué que si j'avais scié du bois. [...] mais d'autre part, c'est quand j'ai le plus de travail que je me sens le mieux. La semaine dernière, par exemple, m'a rapporté 700 florins. Ce n'est pas sans peine qu'on les gagne ? Comme il doit être difficile de devenir riche ! »

Le 21 septembre 1899, il revient sur ses préoccupations de survie financière :

« L'argent est pour moi un gaz hilarant. J'ai appris dans ma jeunesse que les chevaux sauvages des pampas, une fois qu'ils ont été attrapés au lasso, gardent leur vie durant quelque chose d'anxieux. C'est que j'ai eu à connaître la pauvreté sans recours et que je la redoute sans cesse. »

En 1898, dans une lettre du 16 janvier, on rencontre cette formule que Freud développera un an plus tard dans *L'Interprétation du rêve* :

« Le bonheur est l'accomplissement après-coup d'un souhait préhistorique. C'est pourquoi la richesse rend si peu heureux ; l'argent n'a pas été un souhait (*Wunsch*) d'enfance. »

Il est important de relever l'écart entre l'accomplissement d'un souhait, la réalisation de soi et le fait que l'argent ne fait pas le bonheur, comme le dit le proverbe français.

Mais à partir des années 1920, Freud est sollicité par des patients américains, anglais ou suisses qui se rendent à Vienne pour faire une analyse didactique et qui le payent en dollars ou en livres. Freud fait profiter de cette situation florissante ses amis, quand ils traversent les mêmes phases critiques. Il vient tout particulièrement en aide à *Lou Andreas-Salomé*, confrontée à de grosses

¹⁵ S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même* (1925), Gallimard, 1984, p. 31

¹⁶ S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF, 2006

difficultés à ses débuts. Leur correspondance¹⁷ donne de multiples exemples du soutien de Freud, à la fois financier et moral. Il l'adjure régulièrement d'accepter son aide et de ne pas travailler gratuitement ou avec des honoraires ridicules.

Il lui écrit le 8 septembre 1922 :

« Je sais...les privations que vous vous imposez. Cela ne peut continuer et c'est pourquoi il avait été convenu que je vous apporterais un petit quelque chose en monnaie forte à Berlin pour vous faciliter les choses jusqu'à ce que nous ayons trouvé pour vous de vrais patients. Les étrangers m'ont obligé à gagner de l'argent même pendant les vacances et je veux vous faire participer à cette clientèle avec cent dollars. »

Déjà, en 1912, Freud écrivait à *Karl Abraham* dans des termes semblables. Ce dernier avait fait un bout d'analyse avec Freud, par correspondance en quelque sorte, analyse très brève comme c'était généralement le cas de tous ces précurseurs. Et ses débuts à Berlin le laissaient dans une situation assez précaire.

Le 7 mars 1912, Freud lui écrit :

« Cher ami,

Cela est très bien d'avoir si tôt, dans votre pratique, poussé les choses jusqu'à l'extrême, mais à présent, tournez la page et commencez à vous prémunir contre cette bénédiction. La première mesure à prendre, si l'affluence se maintient, doit sans doute être de relever vos honoraires, et il faut que vous trouviez le temps de travailler et de vous reposer. La réponse à votre question de savoir comment je fais pour écrire, en plus de ma pratique, est simple : il faut que je me repose de la psychanalyse en travaillant, sans quoi, je n'y tiens pas. »¹⁸

Cette lettre est très éclairante sur le rapport de Freud à l'argent et au travail. L'argent gagné lui permet de conjurer l'insécurité vécue dans son enfance. Mais surtout, ce qui lui permet réellement de « tenir », en recevant des patients onze ou douze heures par jour. Tenir, c'est assurer dans la durée, être résistant et pouvoir se consacrer à son « travail » dont il a un besoin vital.

Ce qu'il entend ici par travail, c'est l'aptitude à pouvoir élaborer théoriquement et psychiquement, le soir, après ses consultations. Nous savons qu'en dépit de ce qu'il recommande à ses confrères, il prenait des notes pendant les séances, Et s'il ne pouvait pas élaborer psychiquement tout ce qui s'était passé dans la journée, il

¹⁷ Lou Andreas-Salomé, *Correspondance avec Freud*, Gallimard, 1970

¹⁸ S. Freud-K. Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, Gallimard, 2006, p. 193-194 (*aushalten* signifie durer, tenir, être résistant)

ne pourrait pas « tenir », dit-il. Cela représente un contrepoint à cette « mécanisation » de la psychanalyse, qu'il dénonce au début du texte en évoquant la « mécanisation de la technique » (p. 107) qui ferait de l'analyste un automate. Pour Freud, l'argent gagné n'est que le moyen de se préserver des temps indispensables, vitaux, pour se consacrer à son travail, à son oeuvre.

Dans une longue lettre à Lou Andreas-Salomé, du 17 novembre 1924, Freud évoque l'attitude navrante qu'Otto Rank qui, contrairement à lui, privilégie l'argent sur le travail :

« Je crois qu'il s'engage dans une voie dangereuse. Il est attiré par le dollar et la réception qu'on lui a faite à son premier voyage à New York lui promet une riche moisson de dollars. »

Otto Rank, d'ailleurs, enivré par le rêve américain, s'éloignera définitivement de Freud cette année-là.

Au contraire, Freud donnera toujours la priorité au travail psychique, l'argent gagné étant le moyen de pouvoir y consacrer tout le temps nécessaire, afin de « tenir », comme il l'écrivait à Karl Abraham, c'est-à-dire pouvoir soutenir successivement et assumer une position psychique différente pour chaque patient.

Lors de notre prochain séminaire, le 28 janvier 2014, nous continuerons notre lecture de « Sur l'engagement dans le traitement », en poursuivant l'examen de ce que Freud énonce au sujet de la gestion de l'argent dans la cure, avant de nous arrêter sur le développement final de ce texte, consacré au savoir (le savoir de l'analyste et le savoir de l'analysant), ce qui nous amènera à aborder plus en détail la question du « bilinguisme », présent dans la cure.